

Le chagrin d'Ismail Kadaré

A plus de 65 ans, l'écrivain enrage d'être mobilisé sans cesse sur les déchirements politiques albanais plutôt que de pouvoir se consacrer à une œuvre romanesque dont Fayard publie le dixième tome

ŒUVRES,
tome dixième,
de Ismail Kadaré.
Introduction et notes
de Eric Faye, traduit de
l'albanais par Jusuf Vrioni,
Fayard, 692 p., 37 € (242,70 F).

L'ENVOL DU MIGRATEUR
de Ismail Kadaré.
Traduit de l'albanais
par Jusuf Vrioni
et Tedi Papavrami,
Fayard, 176 p., 15 € (98,40 F).

C'est un homme chagrin qui vient ouvrir la porte, au deuxième étage d'un immeuble du boulevard Saint-Michel. Un monsieur dont chaque ride accuse l'ennui d'avoir à répondre, encore, aux questions des journalistes. Car si ses livres ont fait le tour du monde, la polémique sur ses positions politiques n'a pas manqué de suivre. A soixante-cinq ans passés, Ismail Kadaré se sent las d'avoir à commenter la situation de son pays, las de repousser les soupçons d'ambiguïté vis-à-vis de l'ancien régime communiste albanais. Au moment où les éditions Fayard publient le dixième tome de ses œuvres complètes (qui comprend trois romans dont un, *L'Ombre*, critique frontale de la dictature, est sorti clandestinement d'Albanie au milieu des années 1980), l'auteur des *Tambours de la pluie* et du *Général de l'armée morte* (1) enrage de ne pas pouvoir se concentrer sur sa vocation véritable : la construction d'une œuvre d'envergure, commencée voici quarante ans dans l'un des recoins les plus sinistres du défunt empire communiste. Justement, c'est de littérature qu'on vient l'entendre parler. Vraiment ? Un brusque sourire traverse son visage, qui s'éteint presque aussitôt. Dans l'appartement parisien qui lui sert de refuge lorsqu'il se trouve en France – pour participer, par exemple, aux débats de l'Académie universelle

FRANCESCO GATTONI POUR « LE MONDE »



des cultures, dont il fait partie –, Ismail Kadaré dit à quel point l'évocation des déchirements albanais le fâche pour de bon : « Ça me dégoûte d'employer tant d'énergie à parler de cela. Je ne peux échapper à ce cauchemar et, à Tirana, c'est encore pire, on voudrait que je fustige tout le monde. Chaque fois, on me sollicite, chaque fois, je dis non et chaque fois on me force. » Ces questions si détestées, l'auteur y revient pourtant de lui-même, comme aimanté. La critique de son attitude, à l'époque de la dictature, le met hors de lui : « Au

fond, ce qu'on me demande, c'est pourquoi je suis sorti vivant du système ? Mais on pouvait être fusillé pour des choses minuscules, pourquoi aurait-il fallu que je me sacrifie ? Les donneurs de leçons me disent : vous n'avez pas été sincère avec les dictateurs. Mais faut-il être sincère avec des bandits, des fauves ? »

Ceux qui jugent de cette façon, soutient-il, ont la même mentalité que les bourreaux. Lui se contente d'être sincère avec sa conscience et « avec la littérature ». Une seconde nature qui ne l'a jamais trahi,

depuis ses tout débuts, à l'âge de onze ans. Il avait alors écrit un « roman court » intitulé *Trois camarades* dont il montre l'original, sur papier ligné portant la date : 1947. A la même époque, l'enfant Kadaré cultivait une sorte d'« obsession » émerveillée pour la littérature, plaignant ceux qui ne partageaient pas cette passion. « Il n'y avait qu'un seul livre à la maison, mais j'ai eu une enfance parfaitement normale, souligne-t-il. Alors je n'accepte pas que l'on dise que l'amour de la littérature correspond à une désillusion face à la vie. »

Lui possédait « une foi absolue en la littérature » lorsqu'il a commencé d'écrire – « presque une foi d'imbécile », se souvient-il. Une dévotion dont le fruit se compte en dizaines d'ouvrages égrenés tout au long des années, y compris sous la dictature. Des nouvelles, des essais, des récits et surtout, surtout, des romans, qu'il ne cesse pas de retoucher, au fil d'un travail de perfectionnement jamais satisfait. Dans une démarche de réappropriation, aussi, après que l'œuvre lui a échappé par la publication. « L'idée qu'un livre soit répandu sans possibilité de retouche engendre une souffrance terrible, explique-t-il. Tant que l'auteur est vivant, il doit retoucher, réparer, mais sans changer, comme dans une maison qu'on entretient. » Quelques-uns de ses livres sont nés « avec une architecture presque parfaite », d'autres sont trop anciens pour qu'il y revienne. Certains, enfin, sont momifiés par leur parution en œuvres complètes, seul coup d'arrêt toléré par l'écrivain. Tel n'est pas encore le cas de *L'Envol du migrateur*, un ensemble de trois « microromans » dont l'un, qui donne son titre au livre, ressemble plutôt à un récit. En attendant les inévitables repentirs qui achemineront ce livre, comme les autres, vers le panthéon d'une œuvre forte et singulière.

Raphaëlle Rérolle

(1) Albin Michel, 1970 et Fayard, 1985.